

La *LETTRE* Novalis



Supplément à la *Lettre* bimestrielle n°41

Octobre-novembre 2012

HENRIK STEFFENS



Steffens est un des écrivains dont l'œuvre sert de trait d'union entre le monde allemand et le monde scandinave. Né le 2 mai 1773 à Stavanger, en Norvège, il suivit au bout de quelques années sa famille au Danemark. La religiosité de sa mère fit sur lui une profonde impression, et après quelques années d'incrédulité, il devait revenir depuis 1800, 1804 surtout, à une foi luthérienne

toujours plus profonde. Il lut beaucoup les auteurs anglais : Richardson, Fielding (*Tom Jones* le ravissait) ; parmi les Allemands, il n'aimait pas Klopstock dont la poésie lui semblait trop loin de la simplicité biblique, ni Matthisson : il leur préférait Gellert et Hagedorn. Étudiant à Copenhague, à partir de 1790, il se tourna vers le rationalisme, sous l'influence du professeur Rahbeck. Il lut les œuvres de Goethe ; Lessing lui plut par la précision incomparable avec laquelle il traitait tous les sujets : mais les *Fragments de Wolfenbüttel*, dans lesquels il sentait le respect de la véritable religion, ne troublèrent pas sa foi. Il s'intéressait avant tout aux sciences naturelles, et spécialement à la minéralogie : en 1792, il obtint une bourse pour aller explorer les côtes et les fjords de Norvège ; en grande partie par sa faute, il ne put recueillir qu'un maigre butin, et pour ne pas revenir les mains presque vides devant ses protecteurs, il prit la décision d'aller chercher fortune en Allemagne. Il y trouva d'abord la ruine totale dans un naufrage qui le priva de tous ses effets et de ses collections ; après avoir passé quelque temps à Hambourg, puis dans sa famille, il enseigna à l'université de Kiel à partir de 1796 : c'est là qu'il lut Schiller et Jean-Paul (*La loge invisible, Hesperus*). Au printemps de 1798 il se mit enfin en route, avec une bourse de voyage, pour aller étudier la minéralogie à Freiberg.

Ces dernières années du siècle étaient une période de fermentation et d'enthousiasme : les progrès de la physique et de la chimie, la découverte de l'électricité et du galvanisme, faisaient entrevoir aux jeunes savants des possibilités extraordinaires. Chacun forgeait son système, et de toutes ces erreurs devaient sortir les grandes découvertes du XIX^e siècle. L'observation et la spéculation allaient de pair, et Steffens lui-même avait commencé à s'intéresser à la philosophie avant son départ pour l'Allemagne : il affirme dans ses mémoires que les lettres de Jacobi à Mendelssohn sur Spinoza avaient été pour lui une véritable révélation ; il oublie que cette révélation lui avait été « plus nuisible qu'utile » (à Schelling, Dresde, 1^{er} septembre 1800) ; l'introduction des *Idées pour une philosophie de la nature* de Schelling, ainsi que sa *Weltseele* lui avaient montré la véritable voie : et, de fait, il devait toujours se dire le disciple de Schelling.

Au lieu d'aller à Freiberg en passant par Berlin, Steffens se dirigea d'abord vers Iéna, parce que cette ville était un des premiers centres scientifiques de l'Allemagne. Lorsqu'il arriva, aucun écrivain romantique ne se trouvait à Iéna, sauf Fichte et le traducteur, Gries, auquel il était envoyé par un de ses amis. Steffens fit donc un voyage

d'études, et revint à Iéna à l'époque où Auguste Guillaume Schlegel rentra de Berlin, et où Schelling venait s'y fixer, c'est-à-dire au début d'octobre 1798. Il assista ainsi à la formation véritable du groupe romantique d'Iéna ; il se lia très vite avec les Schlegel, avec Schelling (qu'il tutoya depuis le début de 1801) et avec Ritter ; il fréquenta assidûment la maison du libraire Frommann, où il vit pour la première fois Goethe, celui des écrivains pour lequel il avait la plus grande admiration. On sait par quelles émotions il lui fallut passer avant d'être admis dans l'intimité du grand poète : lorsqu'il le rencontra pour la première fois, il dut se détourner pour cacher ses larmes, mais à son grand désappointement, Goethe ne fit pas attention à lui ; obstinément, Steffens refusa de le rencontrer chez les Schlegel : il voulait que Goethe vînt à lui... enfin, le premier entretien amical eut lieu, à l'occasion d'une représentation d'amateurs, probablement à la fin de février 1799, et Goethe emmena Steffens à Weimar pour quelques jours ; Steffens fit également la connaissance de Schiller lors de la première représentation des *Piccolomini*, le 31 janvier 1799.

Ce commerce avec les écrivains n'empêchait pas Steffens de songer au véritable but de son voyage en Allemagne ; d'autre part il menait à Iéna une vie trop agitée pour réaliser une œuvre scientifique ; après s'être occupé d'une pétition en faveur de Fichte, qui avait été obligé de renoncer à sa chaire à la fin de mars 1799, il se mit enfin en route pour Freiberg ; il fit un crochet pour visiter Berlin, et non pour s'y mêler à la vie littéraire. Mais le hasard l'y obligea : il n'avait pas manqué d'aller voir à Giebichenstein, près de Halle, Reichardt qui était sur le point de partir pour Berlin. Tous deux s'y retrouvèrent quelques semaines plus tard, et Reichardt fit faire à Steffens la connaissance de Tieck.

Dans ses mémoires, Steffens prétend qu'à cette époque Frédéric Schlegel n'était pas à Berlin, mais, comme l'a noté Haym, Frédéric Schlegel lui-même mentionne Steffens dans une lettre à son frère, et Steffens, de son côté, écrit à Auguste Guillaume Schlegel le 26 juillet 1799, et à Schelling, le même jour, qu'il a fait la connaissance de Frédéric Schlegel (dans ses mémoires, il reporte leur première rencontre à l'hiver 1799-1800, et la place à Iéna). Il rencontra également Schleiermacher, contrairement à ce qu'il affirme dans ses mémoires. Ce séjour à Berlin dura un mois environ. Puis ce furent Freiberg, et les leçons du grand géologue Werner : Steffens compléta sa culture scientifique, et fit la connaissance de Novalis. Sur ce point encore, sa mémoire le trompe : il écrit de Freiberg à Schelling en

septembre 1799 : « J'ai fait la connaissance de Hardenberg », et dans ses mémoires, il prétend l'avoir rencontré pour la première fois à Iéna chez Frédéric Schlegel à la fin de 1799.

Jusqu'au printemps, de 1802, Steffens resta en Allemagne ; à la fin de 1799, il retourna pour quelque temps à Iéna et Weimar, puis alla travailler à Freiberg ; à partir du printemps de 1801 il résida à Tharand, près de Dresde ; il faisait de fréquents voyages à Dresde, où il voyait Tieck.; et à partir de janvier 1804, Frédéric Schlegel. Rentrant au Danemark, il passa encore par Iéna et par Weimar. Ce séjour de quatre ans lui avait permis de vivre dans l'intimité de Goethe et des romantiques dans leurs principaux centres: Iéna, Berlin, Dresde. Il rentrait dans sa patrie plein d'enthousiasme pour la philosophie de la nature et la littérature allemande, qui furent le sujet de ses conférences à Copenhague.

Le public danois ne partagea que dans une faible mesure l'enthousiasme du jeune professeur, qui fut heureux de retourner en Allemagne en 1804 : on réorganisait alors l'université de Halle, et un professeur de médecine influent, Reil, dont Steffens, comme il convient, fait l'éloge dans ses mémoires, mais dont il avait parlé en termes peu flatteurs quelque temps après avoir fait sa connaissance, en 1799¹, songea au jeune philosophe, qui venait précisément d'épouser une des filles de Reichardt. C'est ainsi que Steffens arriva à Halle à l'automne de 1804 à peu près en même temps que Schleiermacher, qui exerça sur lui une influence comparable à celle de Goethe, de Schelling et de Tieck.

Si l'on met à part ses relations avec Arnim, Brentano et Guillaume Grimm (surtout en 1809), Steffens ne fut plus mêlé, désormais, à la vie littéraire jusque vers 1830, époque à laquelle il fut en butte à des attaques dont nous parlerons tout à l'heure.

Lorsqu'il décrit la vie littéraire à Iéna, Steffens songe à la période durant laquelle les romantiques manifestaient à toute occasion leur admiration pour Goethe, tandis que Goethe voyait avec bienveillance les efforts des jeunes poètes, des jeunes savants, des jeunes philosophes : c'est fort naturel, puisqu'il a surtout connu cette période ; mais il néglige de mentionner les divergences de vue qui

¹ « Reil, qui a l'air aussi insignifiant que sa philosophie, et qui, si c'est possible, tient des discours encore plus sots que ses écrits », (lettre à Schelling, Freiberg, 26 juillet 1799) ; à propos de sa première rencontre avec Reil, Steffens dit exactement le contraire dans ses mémoires.

existaient déjà entre Goethe et les romantiques et qui devaient se manifester à partir de 1808 surtout.

Cette réserve faite, disons que peu d'historiens de la littérature ont dépeint la floraison d'Iéna avec autant d'émotion sincère que Steffens. Dès 1817, dans *l'Époque actuelle et ses origines*, il dit que l'Allemagne a eu alors un foyer spirituel, qui a fait renaître définitivement en elle l'esprit spéculatif, disparu depuis longtemps. Dans *Les quatre Norvégiens*, nouvelle en partie autobiographique publiée en 1828, un des héros, après avoir rendu hommage à Goethe, s'exclame : « Et quels hommes étaient rassemblés là ! – Le robuste Fichte, le puissant Schelling, dont le titanisme nous attirait, Tieck, les frères Schlegel. Novalis venait de temps en temps nous rendre visite. Schleiermacher, quoiqu'éloigné, appartenait au groupe ; certes, maint désaccord devait se manifester de bonne heure entre des caractères aussi marqués, mais nous l'ignorions, nous le devinions à peine, et nous apercevions seulement la floraison printanière d'une nouvelle ère spirituelle, saluée par nous avec l'impétuosité de notre joie juvénile. » Et ce n'est pas un enthousiasme né de la réflexion longtemps après les événements : Steffens avait écrit à Caroline Schlegel dès le 26 juillet 1799 : « Je ne retrouverai Iéna nulle part, je le sens, et souvent je suis pris d'un désir qui mérite le nom de mal du pays ; car vraiment, nulle part je ne me suis senti chez moi comme à Iéna. » En septembre 1814, il écrivait à Tieck une lettre dont l'enthousiasme se tempère de mélancolie : « Cette époque si riche pour moi en affection, en amitié, en idées nouvelles de tout genre, m'apparaît toujours comme la plus belle de ma vie... Il est certain que l'époque à laquelle Goethe et Fichte et Schelling et les Schlegel, toi, Novalis, Ritter et moi rêvions d'être tous unis, était riche en germes variés, mais il y avait cependant quelque chose d'un peu sacrilège dans l'ensemble. Nous voulions élever une tour de Babel spirituelle, que tous les esprits reconnaîtraient de loin. Mais la confusion des langues ensevelit ce monument de l'orgueil sous ses propres décombres. »

Extrait d'un article paru dans La Revue Germanique en 1936 : « H. Steffens et la littérature allemande », par R. Guignard.



Ce supplément de la *Lettre Novalis* n°41 est une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2012